

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (de novembre à mai) les vacances exceptées.

L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.
Rédigé en collaboration Universitaire

ABONNEMENT :
Canada et Etats-Unis, . . . 1 piastre
Etranger, . . . 7 fr. 50
Il est strictement payable à l'avance.

LES COUPABLES

"J'ai peu connu la vie et j'ai beaucoup rêvé", dit mélancoliquement une héroïne de Musset, à la veille de son mariage. Quant à nous, nous connaissons trop la vie, et le rêve, c'est là notre moindre défaut. Nous n'avons jamais rêvé et c'est presque une honte chez nous, les jeunes, d'être taxé de rêveur, d'idéaliste. Et si l'est un songe, une ambition, un idéal qui ait quelque crédit auprès de nous, ce n'est certes pas celui de faire beaucoup de bien, mais d'en amasser beaucoup. Nous n'avons pas des rêves dorés, mais des rêves pécuniaires, j'allais écrire "monnayés".

Les jeunes gens d'aujourd'hui sont désillusionnés avant d'avoir vécu; ils sont vieux à vingt ans. Nous avons la triste expérience des choses de la vie — non pas cette expérience qui s'acquiert par la souffrance et qui rend compatissant envers ceux qui souffrent; non pas cette expérience qui s'obtient par un labeur quotidien, une marche lente et laborieuse vers un idéal et qui fait les hommes forts et courageux; mais cette expérience funeste et débilitante dont les germes sautent l'atmosphère d'égoïsme, d'arrivisme, qui entoure notre société, et qui enduret les coeurs, rend égoïste et tue toute idée généreuse en nous. Nous sommes un peu comme ces fruits qui ont mûri trop vite, d'une façon artificielle — qui sont dépourvus de saveur et de piquant; il nous manque la saveur d'avoir des illusions et le piquant d'être enthousiastes; qualités si aimables et si précieuses qui font tout le charme de la jeunesse.

Rêver une vie honorable et noblement remplie, rêver une vie féconde en oeuvres utiles à notre pays, à notre peuple, au peuple canadien-français qui perd de jour en jour du crédit et de l'influence dans toutes les sphères de notre société, rêver l'action, l'amour, le bonheur! Ce sont là autant d'ambitions qui nous inspirent une pitié profonde!

Nous rêvons d'arriver à la fortune et, coûte que coûte, nous arriverons. Et lorsque nous aurons réalisé ce rêve de toute une vie, eh bien! nous aviserons: si la considération et le respect de nos semblables nous font défaut; si, dans cette course vers le but fixé et atteint, nous avons perdu notre honneur; nous en achèterons, cela se vend, cela s'achète.

Le pays est jeune, mais il y a un caractère hideux qui rongé le coeur de la nation: c'est l'arrivisme (père de l'égoïsme) qui s'empare de la jeunesse.

Et ceux qui sont responsables de cet état de choses, les coupables — qu'on me pardonne de parler d'après mes convictions personnelles — c'est vous les parvenus de la politique et de la finance qui mettez en oeuvre ici même à l'Université vos méthodes injustes: c'est vous qui avez chargé de la jeunesse universitaire et qui croyez avoir rempli votre devoir envers nous et mérité votre salaire lorsque vous nous avez, une heure durant, lu d'un ton ennuyeux et ennuyé vos notes sur la matière que vous avez à enseigner; c'est encore vous les anciens, pour qui la vie a été bienfaisante et à qui le succès sourit, qui êtes arrivés ou à

la veille d'arriver au faite des honneurs et à la fin d'une vie honorablement vécue, et qui vous désintéressez complètement de nous, la jeunesse universitaire. . .

Jusqu'à la fin de notre temps de collége, notre vie est minutieusement réglée, nous n'avons pas une minute à perdre, tous nos instants sont comptés et prévus par le règlement; on respecte et encourage notre travail, et nous passons sans choc, sans heurts, sans rien pour nous distraire, d'une leçon à une autre leçon. On s'occupe avec soin de former, d'embellir et d'orner notre intelligence tant au point de vue moral que scientifique. Tout à coup, notre vie change: nous voilà à l'Université. N'ayant plus de devoirs nettement définis à accomplir, nous demeurons, devant cette liberté, cette indépendance qu'on nous accorde, désorientés, déconcertés, un peu grisés parfois. Nous commençons à suivre les cours de notre faculté, avec intérêt d'abord, puis machinalement, et enfin avec ennui. Nous sentons qu'il y a un vide autour de nous, que nous ne sommes plus dans ces milieux réconfortants du collége, où nos maîtres s'intéressaient à nous, se dévouaient pour nous, et travaillaient avec nous.

Ah! les colléges classiques, on peut leur reprocher bien des archaïsmes dans leurs programmes, un enseignement bien superficiel, mais comment ne pas reconnaître le dévouement de nos professeurs, l'intérêt qu'ils nous portaient et leur bonne volonté!

Mais à l'Université nous sommes seuls, complètement laissés à nous-mêmes. Inconnus de nos professeurs, nous leur sommes indifférents.

Et si nous observons un peu, nous nous rendons compte bientôt que nous sommes exploités de tous côtés et qu'on ne s'intéresse pas à nous.

C'est un triste enseignement pour la jeunesse étudiante que de voir comment les choses se font chez nous: les professeurs nommés à cause de leur influence politique ou par favoritisme; les bourses destinées au mérite accordées, avec une désinvolture incroyable, par favoritisme aussi.

C'est une grande leçon d'égoïsme pour nous, lorsque l'on crie partout que l'enseignement ici est arriéré, — dans la faculté de droit du moins, — de voir des professeurs, dans la crainte de recevoir quelques dollars en moins par année, se cramponner à leur chaire et s'opposer de toutes leurs forces à ce qu'on fasse la moindre réforme dans notre enseignement.

On ne s'occupe pas de nous. Pourtant, la génération actuelle est pleine de vie, d'initiative, d'énergie; ce qui lui manque c'est un guide éclairé, ce sont des enseignements réconfortants pour lui indiquer la route à suivre.

On se désintéresse de nous: avocats, médecins, journalistes, conférenciers, industriels et financiers, tous sont d'une superbe indifférence lorsqu'il s'agit de nous. Quant à nos professeurs, lorsqu'ils parlent de nous, c'est pour nous traiter d'idiots et d'abrutis: personne ne songe à réagir, à aiguiller vers un but élevé nos aspirations, à changer cette mentalité regrettable qui règne ici.

Qu'on s'ingénie à nous inspirer confiance en nos professeurs, en ceux qui s'occupent de nous de par leur état, en ceux qui nous précèdent dans la vie, et nos idées s'élargiront, nous deviendrons à notre tour plus généreux.

Qu'on nous donne des maîtres qui soient capables de dévouement, de sacrifice pour nous et non des "pions", des "saliariés", et nous deviendrons à notre tour moins égoïstes, plus désintéressés.

Qu'on écoute notre voix lorsque nous protestons contre une injustice, une ini-

quité, et nous deviendrons plus humains nous-mêmes.

Que ceux qui ont quelque souci de l'avenir du pays, de la race canadienne-française, se mettent à notre tête pour susciter devant nos yeux l'idéal que nous devons poursuivre, pour lequel nous devons combattre et que nous devons atteindre! Les victoires officielles et même les réussites populaires ne suffisent pas à nous gagner. Nous réclamons autre chose. Nous ne sommes pas des électeurs dont on capte le coeur par des prestiges, par des manèges, qu'on abuse ou qu'on achète. Il faut nous plaire par des qualités intellectuelles et morales. . .

Nous sommes jeunes et par conséquent facilement enthousiastes et notre enthousiasme consiste en ce que tout en ayant un esprit qui calcule, nous avons un coeur qui ne calcule pas.

Que par des conférences, des causeries, des réunions intimes, par des articles de journaux on nous témoigne de l'intérêt, de la sympathie, de l'encouragement! Que ceux qui ont vécu et lutté nous disent à présent ce qu'ils attendent de nous; qu'ils impriment à notre jeunesse une poussée vigoureuse vers les cimes élevées, et nous serons forts!

Jacques HERMIL.

A l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales

L'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal a attiré l'attention publique par elle dans ces derniers temps. Elle a fait le sujet de débats animés dans l'Assemblée parlementaire de Québec, ainsi que dans les cercles pédagogiques et commerciaux de la province. La presse s'est faite l'écho de ces débats, qu'elle a commentés et versés.

Nous n'avons pas l'intention de discuter à notre tour la nature de cette institution ni de l'enseignement qu'on y donne. A ce sujet, nous ferons cependant remarquer que tous ceux qui ont traité la question ont reconnu l'absolue nécessité d'un haut enseignement commercial pour notre province. L'industrie et le commerce, comme les autres branches de l'activité humaine, ont besoin de chefs d'une science élaborée et sûre. Et il semble bien que les éléments de cette culture ne peuvent être puisés qu'à une école, possédant des professeurs, et un outillage capables de la donner à ceux qui la recherchent.

Le but de ces quelques lignes est simplement de faire entrer dans les annales universitaires ces événements, auxquels il est fait allusion plus haut, et qui sont d'une grande importance pour une école, qui, demain, sera officiellement affiliée à Laval.

En premier lieu il convient de rappeler cette phase décisive dans la jeune histoire de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales que constitue l'adoption par la Législature d'une loi autorisant le gouvernement à affilier la dite école à notre Université. Dans le changement qui suivra l'application de cette mesure il est bien vrai que la gestion interne de l'institution demeure la même, mais l'Ecole devient pour ainsi dire "notre"; elle s'incorpore à Laval. Et cet événement réjouira profondément ceux qui aiment à voir notre université étendre chaque jour davantage son champ d'action.

Le second fait à noter, c'est le grand banquet de l'Ecole donné au Viger le 23 février. Pour la première fois les élèves de cette institution ont eu, en cette circonstance, l'occasion de prendre contact avec un groupe important des principaux hommes d'affaires de la métropole à qui ils sont appelés à s'associer ou à succéder,

EXPERIENCE

J'ai marché derrière eux, écoutant leurs baisers. Voyant se détacher leurs sveltes silhouettes Sur un ciel automnal dont les tons apaisés Avaient le gris perlé de l'aile des mouettes.

Et tandis qu'ils allaient, au fracas de la mer Hurlant ses flots aux blocs éboulés des falaises, Je n'ai rien senti d'envieux ni d'amer, Ni regrets, ni frissons, ni fièvres, ni ma-

Ils allaient promenant leur beau rêve Enlacés Et que réalisait cette idylle éphémère: Ils étaient le présent et j'étais le passé Et je savais le mot final de la chimère.

Henri de REGNIER.

lorsqu'ils auront terminé leurs études. Il est bon de signaler aussi que la réunion avait pour objet de témoigner publiquement de la reconnaissance due au fondateur de l'Ecole, Sir Lomer Gouin. Au cours de ses éloquentes remarques, le premier ministre a déclaré que dans cette fondation, il n'avait en vue que d'assurer l'avenir commercial et industriel de la race canadienne-française.

La fête a été des plus brillantes. Les convives étaient au nombre d'une centaine M. Wilbrod Langlais, président des élèves avait à ses côtés, Sir Lomer Gouin, M. Honoré Mercier, député de Châteauguay; M. Isaac Préfontaine, président de l'Ecole; M. de Bray, qui en est le directeur; M. Joseph Cantat, M. C. H. Dandurand, M. Emilien Daoust, M. Adélaïde Fortier, MM. S. D. Joubert, et Frank Paré, premier et second vice-président de la Chambre de Commerce; M. W. C. Boivin, secrétaire; M. Georges Gauthier, trésorier de la même institution. Au nombre des professeurs présents on remarquait MM. Edouard Montpétil, Broil, Vidricaire, Laurys, Sugars, Léger, Giroux, Mercier, Marot, Saunders, Atherton.

A l'heure des santés, d'intéressants discours ont été prononcés par M. Wilbrod Langlais, Sir Lomer Gouin, M. Isaac Préfontaine, M. de Bray, le professeur Montpétil, Lucien Favreau, ancien élève; M. A. F. Etier, de la Chambre de Commerce, les représentants des facultés-soeurs — et par notre nvoyé spécial, M. S. Lamarre, E.F.D.

Cette réunion fut un succès. Ceux qui y assistaient ont pu constater que l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales est pleine de vitalité et qu'un avenir glorieux l'attend. "L'Étudiant" se devait de noter cette belle fête dans ses colonnes et de saluer avec enthousiasme l'entrée de la grande école de l'Avenue Viger dans le giron universitaire.

Maurice ROUX.

× × ×

COMITE DE REGIE

Wilbrod Langlais, président.
L. Parenteau, vice-président.
R. Letellier, secrétaire.
M. Langlois, conseiller de 3ème année.
J. A. Boivin, conseiller de 2ème année.
J. Barsalou, conseiller de 1ère année.
J. Bougie, porte-drapeau.
H. D. Langlais, président du Cercle Economique.
L. Dufresne, président des jeux.

Quelque aménité doit se trouver même dans la critique; si elle en manque absolument, elle n'est plus littéraire.—J. Joubert.

Faculté des Arts

COURS DU LUNDI

UN CHRYSALE MODERNE

Boniface est un bon bourgeois. Il a fait sa fortune dans le commerce des draps, et vit maintenant retiré avec sa femme et sa fille. Ennemé du bruit, il s'est choisi une demeure à Outremont, faubourg aristocratique de Montréal, loin du tramway et proche de la campagne: c'est un homme pratique. Il a pris l'habitude de faire chaque jour, sa promenade à l'air frais. Voyez-le, le matin, sortir de chez lui: un simple coup d'oeil vous dira l'état de sa santé. Quelle mine prospère! Il a les joues pleines, le teint fleuri, la tête enfoncée dans un cou épais, des yeux vifs et pétillants, un nez retroussé sous lequel court une légère moustache grisonnante, et enfin, un menton à deux étages qui remplit à en déborder son col d'une blancheur impeccable. Il a la marche lente mais assurée; la canne à la main, il arpente tranquillement le chemin de la montagne. S'il n'a pas l'élégance d'un grand seigneur, il a du moins l'assurance du bourgeois enrichi. Cependant la simplicité de ses manières fait que l'on ne remarque pas, ce que l'ensemble de sa personne a de vulgaire. Sa physionomie est calme, ses traits épanouis: Boniface est heureux.

De retour à la maison, l'appétit bien aiguisé, Boniface se dispose à déjeuner. Il va et vient de la salle à manger à la cuisine, se frotte les mains de joie à la vue des côtelettes rissolantes, qu'il s'apprête à savourer, dit une plaisanterie à la cuisinière, regarde sa montre et constate qu'il est l'heure de se mettre à table. Cependant, il continue à faire les cent pas: qu'attend-il donc? Hélas, sa femme Corinne et Sylvia sa fille aînée ont, selon leur habitude, veillé très tard la nuit dernière: elles assistaient à une séance de leur club, où l'on a longuement et énergiquement revendiqué les droits de la femme. Pendant qu'elles achèvent leur toilette, Boniface ne cesse de maugréer: il s'impatiente, il s'agite, il s'inquiète, il ne peut rester en place. Quelle heure est-il? Déjà un quart d'heure de passé? C'est à n'y rien comprendre! Je suis fatigué de ces retards continuels, se dit-il, je vais conter leur fait à ces deux clubistes... Qu'elles viennent!...

Elles arrivent bientôt en effet. Voyez Corinne descendre les degrés de l'escalier: elle a la démarche ferme, le regard autoritaire, le geste impérieux. On voit tout de suite qu'elle exerce dans le ménage une autorité absolue. A sa vue, Boniface perd sa belle assurance: il hasarde pourtant cette observation qui révèle sa mauvaise humeur: "Allons Corinne, tu pourrais peut-être descendre à l'heure? Tu retardes la servante dans son ménage".

"Tu n'as rien à voir à mes affaires, je suis la maîtresse ici, et j'entends agir à ma guise".

Boniface se garde de répliquer: pour avoir la paix, il reste coi, se fait aimable et reprend sa jovialité habituelle.

Corinne forme un contraste frappant avec son mari: elle est assez instruite, mais prétentieuse. Elle donne dans les travers du jour: son idéal est la femme américaine des romans à la mode. Elle affecte de parler de tout en connaissance: les modes, les théâtres, les romans, le féminisme sont ses sujets les plus familiers. Rien d'étonnant, Corinne fréquente le grand monde, elle appartient au "high life" comme elle dit avec emphase. Les sociétés fashionables de la ville la comptent comme un de leurs membres les plus actifs. Elle est en faveur du féminisme et prend souvent la parole aux réunions du club des suffragettes. Elle est fière de son éloquence. Faut-il parler de ses lectures? Elle connaît toujours les derniers romans parus, les aventures les plus risquées et les plus invraisemblables ne l'effrayent pas: elle aime les héroïnes qui savent vivre leur vie, sans se soucier des préjugés d'un autre âge. Il faut dire qu'elle n'aime que le français de Paris, et par là, elle entend celui de ses auteurs favoris: elle n'a que du mépris pour ce qu'elle appelle le "patois canadien". Aussi ne peut-elle supporter le langage de sa servante, Délima. Celle-ci, qui est une brave fille fort laborieuse, mais peu instruite,

est pourtant bien excusable de parler comme les personnes de son pays et de sa condition.

Boniface a des goûts bien différents de ceux de la pédante Corinne. Il croit que la femme n'est jamais mieux qu'au foyer domestique. La littérature et les arts ne sont point son domaine. Est-ce à dire qu'il les déteste? Non. Il a quelque instruction mais une instruction toute pratique; il connaît l'arithmétique, la comptabilité, tourne assez bien une lettre commerciale, et suit avec intérêt les cours de la Bourse; mais il est parfaitement indifférent aux querelles des classiques et des romantiques, des réalistes, et des symbolistes. S'il déteste le gongorisme, c'est la chose qui lui déplaît, car pour le nom, il l'ignore. Il pense que pour une femme, le soin du ménage et l'éducation des enfants devraient tenir le premier rang. Boniface a raison, mais que n'a-t-il mis ses principes en pratique dès la première année de son mariage? Il subit maintenant les conséquences de sa faiblesse. Il manque de courage en face des caprices de sa femme. Chose curieuse, il se croit pourtant le maître dans la maison. En l'absence de Corinne, il se donne des airs importants. En parlant à ses amis il dit volontiers: je ferai telle chose; nous irons dans tel endroit; ma femme et ma fille m'accompagneront... etc. A l'entendre, on croirait que c'est lui qui gouverne, tandis que sa maison est complètement tombée en quenouille.

Vendredi dernier, une discussion éclate entre la servante et Madame. Celle-ci vient à la cuisine s'enquérir du menu pour le dîner:

"Je fais de la soupe aux "beans", dit la servante, et j'aurais besoin de "fleur" pour épaissir mon "gravy", il n'en reste plus "icite".

"Que d'êtes-vous là, fait Madame indignée? D'où sortez-vous donc? Ne pouvez-vous pas dire que vous préparez un potage aux haricots et ajouter que la provision de farine est épuisée? Quel charabia, grand Dieu!

"Mon doux, je parle comme chez nous. Si je ne parle pas en "larmes", est-ce ma faute à moi? j'suis pas obligée de parler le beau français de Paris, comme Madame.

"Vous pourriez au moins profiter des leçons qu'on vous donne; mais vous êtes bien trop stupide".

Blessée au vif, la servante réplique: "Puisque je fais pas votre affaire, cherchez-vous une autre ménagère, j'suis capable de trouver une place ailleurs: dans huit jours, je m'en vas. D'abord, on n'a pas déjà tant de "fum" que ça à servir une grande dame qui ne sait rien faire et qui est toujours mécontente. Il y a "ben" longtemps que je serais partie sans que j'avais peur de faire de la peine à Monsieur. C'est par rapport à lui que j'ai resté si longtemps, car il est "ben" bon pour moi".

"Eh bien, partez, je n'aurai plus les oreilles blessées par votre langage trivial et incorrect... Oui, partez quand vous voudrez insolente; je ne tiens nullement à vous".

"Mais j'y tiens, moi, réplique Boniface que la discussion avait amené sur la scène: je veux qu'elle reste".

"Elle s'en ira, vous dis-je: je suis la maîtresse ici, et j'entends bien qu'on me laisse régenter ma servante et la chasser si elle me manque de respect".

Boniface, en colère, ne dit mot. Il dissimule son ressentiment et attend l'occasion de s'expliquer une bonne fois avec sa femme. Celle-ci monte justement à sa chambre. Il la suit:

"Est-ce assez ridicule la façon d'agir? Renvoyer une servante pour une misère pareille, c'est odieux. Sais-tu ce qu'il en coûte pour trouver une bonne cuisinière? C'est le monde de tes soucis, sans doute? mais alors, de quoi t'occupes-tu?"

"Crois-tu que je vais faire rire de moi en gardant une servante aussi stupide?"

"Qui, stupide? cette brave Délima? En vérité tu déraisonnes!... Mais prends donc sa place et laisse-moi toutes les extravagances de côté. Tu ne sais rien des affaires du ménage; c'est pourtant la première chose que tu devrais connaître. N'est-ce pas à la femme de s'occuper des soins domestiques? Qu'a-t-elle besoin d'aller pérorer dans les clubs, ou de lire tous les romans du jour, sous prétexte que c'est la mode? La mode est un tyran. Crois-tu le

(Suite à la 3ième page)

"LA VAL BILLIARD PARLOR"

285, RUE SAINTE-CATHERINE EST, 285.

"EVERYTHING IS UP-TO-DATE"

12 tables de pool, 2 tables de billard anglais et une table de billard français, sont à la disposition des joueurs.

C'est là que les ÉTUDIANTS rivalisent.

"ROYAL STORES"

Dessus de coussins, oriflammes, bérets et rubans aux couleurs universitaires.

Demandez notre fameux chapeau à \$1.50.

271, Ste-Catherine Est près St-Denis

Alex. O. Lussier, Gérant. N.B.—10 p.c. d'escompte aux étudiants.



UNE partie de nos nouveaux tissus nous sont arrivés et nous invitons ceux qui attachent de l'importance au Chic et au style des meilleures coupes américaines, de bien vouloir venir nous voir avant de commander votre paletot ou complet pour le printemps

1914

Mongeau & Kelly

233, AMHERST - près Sainte-Catherine

10 P.C. aux Étudiants.

LE DEVOIR

est le journal préféré des étudiants et de leurs amis, parce qu'il publie les meilleurs articles littéraires et politiques, comme aussi toutes les nouvelles.

Le DEVOIR peut être lu par tous les membres de votre famille.

ÉTUDIANTS DE LAVAL

DEPOSEZ VOS ÉCONOMIES À

La Banque d'Épargne de la Cité et du District de Montréal

FONDÉE EN 1846

Bureau-Chef et 14 succursales à Montréal.

DIRECTEURS: Hon. J. Ald. Ouimet, Prés.; Hon. Robert MacKay, Vice-Prés.; R. Bolton, Robert Archer, Hon. R. Dandurand, G. N. Moncel, Hon. Chas. J. Doherty, Hon. Sir Léon Gouin, Donald A. Kingston, M.D., F. W. Molson.

LA SEULE BANQUE incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Épargne, faisant affaires dans la Cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les banques) DONNE TOUTE LA PROTECTION POSSIBLE à ses déposants.

ELLE A POUR BUT spécial de recevoir les Épargnes, quelques petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, écoliers, commis, apprentis, et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un PLACEMENT SUR.

DEMANDEZ une de nos petites banques à domicile, ceci vous facilitera l'Épargne. Intérêt alloué sur les dépôts au plus haut taux courant.

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus cordial que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant

Tél. Bell Est : 1584.

Chas. C. de Lorimier

Fleurs naturelles et artificielles.

250, rue St-Denis, 250

MONTREAL

SPECIALITE: Tributs floraux et funéraires.

EAU DE RIGA

TELEPHONE ST-LOUIS

≡ 9 3 4 5 ≡

1514, RUE CLARKE, 1514

Faculté des Arts

(Suite de la deuxième page)

monde meilleur depuis qu'il y a des femmes avocates ou médecins? Elles seraient bien mieux à prendre soin de leur ménage. Quant à toi je suis fatigué de subir tous les caprices. Tes faux airs de grandeur me déplaisent souverainement. Et ce qui est plus triste encore, c'est de voir Sylvia marcher sur tes traces. Tu as prétendu diriger son éducation et tu l'as complètement manquée. Dis-moi, quel service nous rend-elle depuis sa sortie du couvent? Elle sait jouer du piano, peindre sur porcelaine, faire une broderie, lire une pièce de théâtre, et puis, c'est tout; vous me coiffez les yeux de la tête par vos toilettes extravagantes. Vous ne savez rien de pratique: ni coudre, ni tricoter, ni repriser. Vous n'êtes pas capables de préparer le moindre plat, et vous n'avez que des talents mondains, inutiles, dispendieux même. Au moins supporte les gens qui font la besogne que tu ne sais pas faire... Voilà ce que j'avais depuis longtemps sur le cœur, et je suis heureux d'avoir enfin pu te le dire. Encore une fois, je te le répète, nous avons une bonne ménagère et je prétends la garder".

Après cette longue algarade, Corinne se lève sans laisser paraître aucune émotion et répond avec un dédain superbe: "Tes idées, je les méprise; sache que tu es en retard de dix siècles sur ton époque. Quant à la servante, nous verrons bien qui aura raison d'elle ou de moi".

Incident prend fin sur cette parole impérieuse. Le pauvre Boniface, épuisé par l'effort qu'il vient de faire, s'effondre et disparaît. Du reste à quoi bon lutter? Ce n'est pas un acte d'énergie inspiré par la colère qui rendra l'autorité à ce caractère aveugle. Inutile d'ajouter que Madame a eu gain de cause.

Ah! tel qu'il m'apparaît, le caractère de Boniface. Ce brave homme a le jugement droit, il est plein de bon sens, il est bon pour sa famille et pour ses serviteurs. Mais il manque d'énergie pour maintenir son autorité: c'est là son grand défaut et la cause de tous ses déboires. On lui permet volontiers d'être un peu matériel et d'avoir des idées plutôt étroites sur l'éducation de la femme, mais on prend en pitié son manque de caractère.

Ce portrait est celui de beaucoup de bourgeois de nos jours, et de ce pays. Si certaines femmes sont si excentriques, cela est dû en grande partie, à la faiblesse du mari. Si les Bonifaces étaient plus rares, les Corinnes seraient aussi moins nombreuses.

H. A.

Littérature, le 12 décembre 1913.

NAPOLÉON 1er

Moi Dieu, chère lectrice, on a chacun ses petites habitudes, pas vrai, et si Jos. B. veut en celle de nous raconter toujours les mêmes histoires, il a aussi parfaitement le droit, quoique ce ne soit pas charitable, de toujours raser les mêmes victimes.

Mais, je m'arrête, ce début tendancieux m'ennuierait trop loin.

Je voulais simplement vous demander, délicate enfant, quelle est votre habitude lorsque, voulant aller à Tétraultville, dans les mois d'automne, vous vous apercevez qu'il pleut à pierre forer, et que les rues de notre ville, tout comme certains "lots" de N.-D. de G., disparaissent sous une eau boueuse à rendre des points à celle de l'acqueduc municipal?

Moi, je le dis sans ostentation mal placée, j'ai l'habitude de prendre les p'tits chars.

Donc, nous étions fin d'octobre. C'était un soir, "un de ces soirs sombres et brumeux", comme eut dit notre défunt poète national Freightchette, et la pluie tombait depuis le matin avec une persévérance et une opiniâtreté vraiment digne d'une pluie qui a quelque respect de soi, chose rare en ces temps de veulerie et d'avachissement général, il faut le reconnaître.

Convenablement emballé dans une des voitures de la compagnie des Tramways, vers Tétraultville je voguais, c'était le cas de le dire, tant il y avait d'eau sur la voie.

Tout à coup, deux Canayens prirent place près de moi. Ils avaient dû marcher longtemps sous l'averse, me dit mon flair, car ils étaient tout ruisselants. A les voir, grands, robustes, taillés à l'antique et dégoulinants, on sentait que ces hommes étaient fortement trempés.

J'aurais voulu ne pas prêter l'oreille à leur conversation, premièrement parce que ce n'est pas ce qu'il y a de plus délicat et que je suis poli et pas prêtre, c'est là mon moindre défaut, deuxièmement parce qu'une charmante particulière de l'autre sexe, potelée à ravir, m'ensorcelait littéralement en me lançant des oeillades incendiaires avec une des dernières insinuations, sinon la dernière des dernières.

Je me serais senti en conscience de ne pas lui rendre la pareille avec toute l'ardeur et la conviction dont j'étais capable.

Malheureusement, alors que tout allait bien, excepté le tramway, elle descendit à "half-way". Pourquoi faut-il donc que toutes celles que je rencontre s'arrêtent half-way? Troublante question que je n'eus d'ailleurs pas le temps de fouiller comme je l'aurais voulu, parce qu'un des Canayens dont il est parlé plus haut, demandait justement à l'autre cette question qui me fit dresser l'oreille, quoique poli: "Vas-tu voir Deliska, à soir?"

"Oui, on va au Canadien-Français entendre l'Agillon".

"L'Agillon", reprit l'autre, avec une intonation non moins étrange qu'inquisitive, "quoi-ce que c'est ça?"

"C'est le nom que les artistes donnent dans les pièces au garçon de Napoléon".

"Le garçon de Napoléon Giroux, le conseiller?"

"Tu fou? Napoléon 1er! Tu connais pas?"

Son interlocuteur, à cette question sans échappatoire, parce que directe autant qu'inévitabile, se contenta d'afficher une ignorance qu'on ne permettra bien---c'est la première faveur que je demande---de ne pas qualifier. Ce que voyant, celui qui l'accompagnait lui fit un petit cours d'histoire abrégée, tout en n'oubliant pas de se rengorger orgueilleusement, comme il convenait:

"Napoléon 1er, c'a été le plus grand champion des Vieux-Pays: il a tout battu les rois de par là, si y avait voulu il aurait été contrôleur, ce qui l'a pas empêché d'être, pendant vingt-quatre heures, empereur du monde entier".

Son ami, dédaigneux, avec une moue à la Lamarre, "Quais, viens donc pas m'écouter, tu sais bien qu'si c'était vrai ces affaires-là, ça s'serait".

Dieudonné MOHLAPAIN.

Quelques mots de Chateaubriand

Chateaubriand a tracé un portrait peu séduisant du dandy. "Le dandy, écrit-il, déceit la fière indépendance de son caractère en allongeant ses bottes au nez des ladies assises, en admiration, sur les chaises, devant lui; il monte à cheval avec une canne qu'il porte comme un cerge, indifférent au cheval qui est entre ses jambes par hasard. On dit qu'il ne doit plus savoir s'il existe, si le monde est là, s'il y a des femmes, et s'il doit saluer son prochain".

Le dandy a peu changé; cependant, on peut dire qu'il s'est "humanisé" depuis sa création, qu'il est plus distingué, plus poli.

Il allonge encore il est vrai, "ses bottes au nez des ladies" assises devant lui, mais, quelles bottes! ma chère... elles viennent de chez Dussault!

CARICATURES !!

En reste-t-il encore de ces fameuses caricatures que met en vente la Librairie Saint-Louis, rue Sainte-Catherine? Je le crois, mais il est plus temps que jamais de courir en chercher une, car dans quelques jours, il sera trop tard. Et la raison, c'est qu'elles ne se vendent que 35 sous, la copie.

Ce Journal est publié par la Société de Publication Laval, Université Laval, 185, rue Saint-Denis, Alphonse de la Rochelle, administrateur.

THEATRE CANADIEN-FRANÇAIS

TELEPH. EST : 5219.

SEMAINE DU 9 MARS 1914.

LE TRIOMPHE DE LA CROIX

Drame chrétien en 5 actes, par M. Julie Daoust

THEATRE DES NOUVEAUTES

TELEPH. EST : 7056.

SEMAINE DU 9 MARS 1914.

MISS MEG,

par M. Robi.

Rod. Carrière

Opticiens et Optométristes à l'Hotel-Dieu, de 9 h 30 à 11 heures, excepté le mercredi et le samedi.

Henri Senécal

Choix de Lunettes, Lorgnons, Baromètres, Thermomètres, Etc., Etc., Etc.



Salon d'Optique Franco-Britannique

207 Est, rue Ste-Catherine, MONTREAL

LIBRAIRIE SAINT-LOUIS

Papier, livres, journaux, jouets, impression et reliure, etc., etc. Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1914.

Téléph. Bell Est 2660.

288 Sainte-Catherine Est, près Saint-Denis.

FEL. BELL EST : 697.

BRUNEAU & MARTINEAU

COSTUMIERS, DECORATEURS.

124 SAINT-DENIS.

A partir du 5 avril la nouvelle adresse sera 265 AVE HOTEL DE VILLE, coin Ste-Catherine

THEATRE NATIONAL-FRANÇAIS

TELEPH. EST : 1736.

SEMAINE DU 9 MARS 1914.

LE PROCUREUR HALLERS

RENTIER DANS VINGT ANS !

Il suffit de verser 25 sous par mois pour s'assurer une rente viagère. L'occasion en est offerte aux hommes, femmes et enfants de tout âge. Pas d'examen médical.

LA CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

(Assujettie à la surveillance de l'Etat)

Monument National. 10,000 sociétaires. — 600 sections et bureaux de perception. Montréal. 296, boulevard Saint-Laurent. Capital accumulé : \$1,000,000.00

Ce capital est placé en valeurs de 1er ordre, de 5 à 8 pour cent. La Caisse Nationale, la plus ancienne et la plus puissante société de prévoyance du pays, a pour objet d'habituer le peuple à l'économie. Qui ne peut épargner un sou par jour? Cela suffit à vous assurer, au bout de vingt ans, une pension viagère substantielle. Ce tardez pas à vous faire inscrire. ARTHUR GAGNON, administrateur.

Habits de "Gala"

A LOUER

Spécialité chez le tailleur fashionable

Marc A. BRODEUR

13, NOTRE-DAME EST

TEL. MAIN 1881

Je loue, je vends et j'achète des habits noirs. J'échange aussi pour un habit neuf un habit devenu trop petit, mais encore en très bon ordre. J'ai toujours un assortiment complet de ces habits pour toutes les occasions où l'habit noir est de rigueur: soirées, bals, banquets, mariages et funérailles.

Chapeaux de soie (hauts de forme) à louer. N'oubliez pas de me garder votre commande pour votre prochain complet.

LIVRAISON PROMPTE A DOMICILE

Téls : Est 799-4928

PÂTISSERIE FRANÇAISE

176,—RUE SAINT-DENIS,—176

Tous les jours de 4.30 à 6.30 hrs, concert dans notre salon de thé.

HABITS BLANCS

POUR MEDECINS, DENTISTES, ETC.

faits d'avance ou faits sur mesure. Tous les genres et toutes les grandeurs.

THE MONTREAL TRADE SUPPLY CO.

30—SQUARE CHABOUILLEZ—30

Téléphone Bell Main : 1683-7816

Tél. Est : 1798.

Ouvert le soir

F. M. CURRAN

CHAPELIER

2 MAGASINS : 352, Sainte-Catherine Est. 1104, Ave. Mont-Royal Est.

UN SEUL PRIX : \$1.50

Bienvenue aux étudiants

JEAN GERACIMO

320, RUE SAINTE-CATHERINE, 320

près de la rue Saint-Denis.

Le restaurant populaire où les Etudiants de Laval reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise !

TEL. BELL EST : 4683

LES MONDES UNIVERSITAIRES

(Suite de la 4ième page)

Arbitres : "Newsey" Lalonde et Léo Dandurand.

Ont aussi revêtu l'uniforme blanc et noir: Galarneau, Béliand, Clément et Gareaux.

DES COUPES

Avant la troisième période, on offrit à Jos. Labrecque, capitaine du Laval, la coupe "JUBILEE" emblème du championnat de la Ligue de Montréal, et, pour avoir enregistré le plus grand nombre de points durant la saison, O'Sullivan reçut un magnifique trophée qui dira aux demoiselles que Paul a été le roi des compteurs en 1914.

Hay MAY.

LES MONDES UNIVERSITAIRES

REVUE FANTASTIQUE ET FANTASISTE

Voici une semaine qui n'a pas manqué d'animation et de vie: ce fut la semaine de l'ouverture de la session au parlement-école.

Dès huit heures, vendredi dernier, la grande salle du Monument National est remplie d'une société élégante et distinguée: on est accouru en foule pour voir nos parlementaires à l'oeuvre.

Au lever du rideau, la foule applaudit avec enthousiasme la députation, dont chaque membre est à son siège: la séance va commencer. Le chef de l'opposition fait alors son entrée aux applaudissements du public et de son parti, il en est de même pour le premier ministre qui vient prendre son siège quelques instants après.

On a vu avec plaisir la rentrée de M. Lucien Gendron dans la vie publique: c'est là une heureuse acquisition pour le parti ministériel.

Le ministre des finances--qu'on a déjà surnommé la "petite excellence"--vous a une mine combative qui n'a rien de rassurant pour l'opposition.

Le ministre des travaux publics semble tout à fait chez lui dans sa nouvelle charge: il a pris un air grave et réfléchi qui lui sied à ravir et qui lui gagnera beaucoup de jeunes coeurs... dans la galerie.

Il n'y aura pas de bal d'Etat, cette année, le gouvernement proposant un bill contre la danse.

Une déclaration qui prend toute l'importance d'un fait historique digne d'être transmis à la postérité, et qui nous fut faite l'autre soir, c'est que le très honorable premier ministre ne fit pas le "Nationaliste".

Le discours du trône renferme de bonnes idées, mais en revanche il en contient de bien futiles: il est surtout remarquable en ceci, qu'il est écrit en bien mauvais français.

M. A. Blain (le proposeur de l'adresse) devient pathétique: "L'homme marié, dit-il, peut faire une donation à la femme de son voisin et non à la sienne".

M. G. Archambault, dans une envolée oratoire: "Quand on défend une bonne cause, on oublie les incapacités et on se lève". --Oui, mais quand on est atteint de rhumatismes?

Le même, devenant érudite: "On a consacré une grande partie du discours du trône à nos dames: c'est un sujet qui a toujours été d'actualité". --C'est encore vrai, mais c'est un sujet qui manque d'originalité.

Un rêve du député de Verchères:--"Je voudrais que la femme hérite sur le "même pied que les enfants".

Le député de Québec Centre a attaqué avec esprit le programme ministériel. "Laissez-le donc, a-t-il dit aux députés de la droite, laissez-le donc nos femmes s'habiller comme elles l'entendent et consacrer à leurs toilettes le plus de temps possible, afin que nous les maris, nous ayons quelques instants de paix à la maison, pour lire notre journal et griller une cigarette".

Nous devons des félicitations au premier ministre et au chef de l'opposition, pour la manière tout à fait digne avec laquelle ils ont rempli leurs charges.

FANTASIO.

LE MONDE QUI RÊVE DES ROSES, DES ÉPINES

QUELQU'UN, rêveur.

UN POURCEAU, réaliste.

UN CRAPAUD, blasé.

Tableau I.--Renouveau. Verdure. Lune. Étoiles. Azur.

Tableau II.--Été. Soleil. Oiseaux. Splendeurs.

C'est un soir de printemps.

Tout est jeune dans le paysage bleuté de la nuit.

Les choses sont indéces. Elles sont vaguement perçues.

Les frondaisons nouvelles sont bercées par la brise. Une brume mystique et floue les enveloppe.

De blanches nuées flottent aux cieux voilant les étoiles qui semblent d'argent.

La lune répand une molle et paisible clarté.

Ce décor est saturé d'éthérisme. Il fait songer aux irréelles régions.

Quelqu'un rêve.

Non loin, un pourceau grogne en son cauchemar.

C'est un soir de printemps.

x x x

C'est un midi doré.

Un zéphyr s'évanouit dans un soupir. Les oiseaux chantent aux buissons.

Les sous-bois sont pleins de grands murmures. Les feuillages, aux tons clairs, frémissent délicieusement.

Aucune discordance ne trouble cette symphonie, toute de sève, troublante.

La nature palpite de joie légère. Il s'en dégage une ivresse subtile et délicate.

Le monde s'efface.

Une musique divine, imprécise, charme les échos sylvestres. Une voix s'élève, douce comme une harpe. Elle dit l'amour...

Quelqu'un rêve.

Tout près, un crapaud bave.

C'est un midi doré.

x x x

Et Quelqu'un conclut:

Le rêveur devrait être sourd quand il regarde.

Il devrait être aveugle quand il écoute. Aux rosiers sont des épines.

RIKAN.

LE MONDE ÉTUDIANT ENTRE NOUS

(Extrait d'une conversation prise au vol)

...et toi qu'en penses-tu?

--Ce que j'en pense?... Pas grand-chose, va.

--C'est curieux comme nous nous accordons toujours comme chien et chat. On dirait que tu prends plaisir, à toujours critiquer et dénigrer ce que je dis!

--Ça me fait bien de la peine, mais que veux-tu, je suis bâti comme cela! Toi tu aimes les "beans" du Ritz, (c'est du Ritz-Gagnon qu'il est question ici), moi, je les déteste; tu adores le "ginger ale" Gurd, moi je je lui préfères le Christin; tu aimes à arriver à l'heure au cours, moi je suis mal à l'aise lorsque je ne suis pas en retard; tu as plaisir à travailler, moi, je suis étudiant; tu favorises un Cercle de l'A. C. J. C., je n'en ai pas le temps... Si tu es si fin, d's-moi donc ce qu'est le Cercle Pasteur?

--Ce que c'est, mais mon cher, je te l'ai dit tant et plus, et je te le répète que c'est le Cercle de l'A. C. J. C., des E.E.M.; ceux-ci se proposent de répandre l'oeuvre, le bien, les enseignements des jeunes. Ce qu'ils regardent n'est pas leur intérêt personnel, mais ils y voient le bonheur des autres. Et ceci, ils le font en se "livrant en commun à l'étude des questions religieuses, nationales et sociales qui sont plus immédiatement utiles à leur condition et à leur milieu", afin d'être là prêts à lutter au moment du combat, avec des armes qui pourront résister aux assauts nombreux des bataillons ennemis... Tu l'étonnes du mot bataillon, et bien mon cher, tu sauras qu'il n'est nullement exagéré, ni prétentieux. La science médicale est celle qui, à mon avis, est la plus attaquée, celle qui doit soutenir les combats les plus fréquents, les assauts les plus durs; elle doit donc avoir les défenseurs, les plus nombreux, les plus forts, les plus braves, les mieux armés, les plus dévoués; tu me diras que c'est un régiment qui arrive à une

heure un peu avancée, soit; mais c'était une lacune parmi les E.E.M.; la lacune est maintenant comblée: les soldats sont à genoux pour prier et debout pour lutter, et leur apparition quoique tardive, saura porter ses fruits et pourra rendre cette science, peut-être la plus belle qu'il y ait au monde, la science des coeurs généreux, et des âmes pleines de dévouement!

---????????!!!
Son interlocuteur se sentit comme en un rêve, resta surpris, revint à lui, sourit, serra la main de son confrère, et courut trouver le secrétaire pour se faire donner une formule d'adhésion...

Noël NIREG.

Ce 23 février 1914.

LE MONDE SPORTIF

LAVAL DÉFAIT PAR EAST-END

La partie de hockey jouée par les clubs Laval et East-End, au Jubilé, mardi soir, nous a offert le spectacle d'un club supérieur défait par un club très inférieur.

Désons de suite que comme jeu de hockey, ce ne fut pas très brillant, et que Laval n'a pas joué sa partie régulière.

La glace était dans un état pitoyable, et c'est là la grande cause de notre défaite. Les équipiers de Laval trop rapides sur cette surface trop tendre, ne pouvaient conserver la rondelle qui refusait de glisser devant eux, et après chaque course, nos amis arrivaient devant les buts après avoir perdu le "puck" en chemin. Par contre, les East-End, firent leur grand profit de ce désavantage, l'avaient de loin... de très loin même. Cette manière de jouer au hockey leur valut quatre des cinq points qu'ils ont comptés. L'ami Jean peu habitué à ce nouveau jeu, n'y comprenait rien... et laissait passer... C'est qu'ils étaient venus pour gagner nos "religieux de la "Ligue des églises". Quinze joueurs, c'est le bas chif-

fre) qu'on était allé chercher un peu partout, et qu'on avait, pour la circonstance, "plaqués" de l'étriquette "East-End" étaient là, prêts à tout... pour gagner. Avec ça que nos "enfants d'église" n'ont pas joué en enfants de choeur... Il fallait gagner... quels qu'en fussent les moyens. Leurs buts étaient-ils menacés, on jette son bâton dans les jambes de l'adversaire, celui-ci tombe, perd le "puck" et avec lui la chance de compter, et le tour est joué... et les "ecclésiastiques" de la bande d'applaudir à cet exploit...

A certains moments la victoire semblait vouloir revenir à ces anciennes amours... ce n'était là qu'illusion; la devaine s'acharnait contre nous.

Gardons-nous bien cependant de tenir compte à nos joueurs de cette malchance (car c'en est une); ils ont fait leur devoir et très bien; nous sommes persuadés que sur une surface plus vive notre équipe aurait enregistré un nouveau succès.

Mais il ne faut pas désespérer et tout jeter par-dessus bord pour ce revers passager. La coupe ROSS à ses attraits et voilà le trophée qu'il nous faut. Laval champion de la Ligue de Montréal rencontrera bientôt "Dominion Bridge" et lui enlèvera la fameuse coupe qu'il défendra ensuite contre le Victoria champion de la Ligue de la Cité. Nous aurons alors le plaisir de voir les magnats de la fameuse ligue "supérieure" (?) regretter de n'avoir pas accepté dans ses rangs le Laval de 1914.

A l'oeuvre donc et... confiance.

Voici l'alignement de mardi:

East-End.	Laval.
Copman	Buts J. Panneton
Musgrove	Points P. Bédard
Rondeau	Gouverts J. Labrecque
B. Eva	Centres P. O'Sullivan
Allan	Ailes gauches Thompson
G. Eva	Ailes droites L. Lafoie

(Suite à la page 3)



LA FORME LA PLUS PURE
SOUS LAQUELLE LE TABAC
PEUT ÊTRE FUMÉ.

Lancet.